

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Le visage inconnu : conte

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 257-261

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# LE VISAGE INCONNU

## Conte

Réunis autour du foyer où les braises ranimées par d'invisibles courants agonisaient, nous tournions parfois nos visages rongés par une lèpre d'ombre vers la fenêtre que giflait la pluie. Nous n'apercevions que le trou béant d'une nuit tourmentée par le vent déchaîné en rafales. Sa grande poitrine de montagnes haletait sous les ruées et nous écoutions ce han-han douloureux avec l'instinctive terreur des hommes primitifs.

Nous occupions seuls une cabane plantée sur un promontoire rocheux. Suspendus au milieu de la tempête que nous n'osions affronter, nous redoutions d'abord le sommeil, tant notre sort nous apparaissait précaire, en ce refuge perdu dans la montagne.

Mon compagnon interrogeait sans cesse les petits carreaux noirs, d'un œil plein d'attente.

— Que regardes-tu, Charles ?

— Rien.

Je devinais que sa pensée continuait de surveiller l'espace aveugle par lequel nous communiquions avec les puissances des ténèbres.

— A quoi penses-tu donc ?

Il me répondit par un long silence. Les mots pourtant s'organisaient derrière ce front pensif et un souvenir émergeait, irrésistible, aux frontières de la mémoire.

— C'était une nuit semblable à celle-ci.

Au cours de nos conversations, il m'avait fait allusion à une aventure passée, sans jamais en préciser les détails. Emu par l'atmosphère écrasante dans laquelle nos cœurs se rapprochaient, allait-il parler ?

— Crois-tu aux songes, aux apparitions ?

Je secouai la tête.

— J'étais comme toi. Cependant, nos vies sont peuplées de présages, d'appels, d'avertissements. Tous ne les remarquent pas et acceptent des rendez-vous que la mort leur fixe de son doigt silencieux. Nous rencontrons des êtres mystérieux. Nous obéissons nous-mêmes à des ordres. Nous accomplissons des gestes dont la portée nous échappe. Ces interventions étrangères préviennent le danger ou abrègent le bonheur.

Je suivais le bizarre cheminement de sa pensée. Un accès de fièvre troublait-il son esprit ? Je saisis sa main avec ferveur. Elle était glacée et moite de sueur.

— N'as-tu pas remarqué comme les cloches vibrent parfois avec un éclat singulier lorsque le vent s'empare de leurs ondes et les répand sur le monde ? Un inconnu n'a-t-il jamais traversé ton existence comme s'il était le messager d'un autre univers ? Oui, c'était une nuit semblable à celle-ci. Je me trouvais en visite chez un oncle qui habitait un ancien pavillon de chasse au milieu des bois. Après une veillée assez longue, je m'étais retiré dans ma chambre située au premier étage. Le front appuyé à la vitre, je m'enivrais du bruit de la tempête. Malgré cette houle rugissante à l'assaut des hautes ramures, j'avais l'impression de me trouver dans une solitude absolue. Tu as goûté, sans doute, cette sensation de calme, de sécurité, lorsque, à l'abri, tu entends au dehors les voix de tous les éléments. Ici même, comme nous sommes à l'aise ! Isolés dans ce désert nocturne, nous mesurons notre solidité derrière ces murs, sous ce toit. Il suffit de ces écrans légers pour nous soustraire au péril. L'amour, la santé, la fortune, tout se blottit en d'aussi fragiles citadelles. L'ouragan profite d'une fissure pour faire éclater le bonheur, réduire en poudre la plus stable des félicités. Je songeais à ces alternatives. Parfois je percevais jusqu'à l'angoisse la délicatesse de ma paix, la subtilité de ma vie soumise à une panne soudaine de mon souffle, à un oubli de mon cœur marquant le rythme de chaque cellule, à mon insu. Je prenais conscience de toutes les conjurations ourdies pour me perdre et des stratagèmes de tous les instants qui les déjouaient pour me sauver. Comme cette vie menacée, non infuse d'une traite, mais par pulsations, pour en accentuer le caractère accidentel, me semblait précieuse. J'en savourais la saveur mouillée dans ma bouche gourmande comme à la vue d'un fruit prêt à fondre. A ce moment, la porte d'entrée craqua. Le bruit courut à travers le corridor et me tira de ma rêverie. Je prêtai l'oreille. Tandis qu'une clé grinçait dans la serrure, on essayait d'entrer avec précaution. Saisissant sur la table une torche électrique, j'ouvris brusquement la fenêtre chassée par le vent et je promenai un fuseau de lumière dans le jardin. Surpris dans sa besogne, un homme essayait d'échapper à ce rayon qui le tenait prisonnier. Implacable, je l'attachais au sol au moyen de cette clarté. Alors l'inconnu se retourna et, dominant la tempête, me cria : « Ne tire pas ! Un jour, tu auras besoin de moi ! » Il fit un saut de côté, profitant de mon étonnement, et gagna un fourré où il s'évanouit. Toute la nuit, mon imagination surexcitée par cette vision me présenta ce visage convulsé, ces yeux agrandis par la peur, cette bouche suppliante. Le lendemain mon oncle remarqua ma figure fatiguée. « Tu as mal dormi, Charles ? » Je répondis évasivement pour

éviter un récit qu'un pressentiment me conseillait de tenir secret. Je ne parlai à personne de l'incident de cette nuit tragique. Les années passèrent. Des voyages d'études détournèrent mon esprit et j'oubliai cette scène qui, sur le moment, m'avait fortement impressionné.

Mon ami se tut. A mi-voix, je demandai :

— As-tu rencontré cet homme dans tes pérégrinations ?

— Oui.

Cette réponse me sembla si extraordinaire que j'interrogeai avec une certaine incrédulité :

— Cet homme aurait donc tenu sa promesse ?

— Je le revis dans ces circonstances que je n'ai jamais pu expliquer. L'an dernier, la compagnie pour laquelle je travaille m'envoya à Buenos-Aires. J'avais à conclure un contrat qui devait nous assurer à des prix intéressants un contingent de viande congelée. Un lundi, je fus convoqué par nos fournisseurs. Comme d'habitude, je devais prendre le tramway numéro six. Ce parcours était pittoresque. Dans les faubourgs, pour franchir une dénivellation de terrain, la voiture empruntait un gigantesque ascenseur qui lui permettait de continuer son trajet à quelque vingt mètres plus bas. Cette descente était un des agréments du voyage, car on pouvait jouir un instant du plus beau paysage qu'on puisse imaginer. Le tramway se mettait en marche au moment où j'arrivais à la halte. Je me mis à courir et, d'un bond, je me jetai sur la marche du véhicule. A ce moment, le conducteur se tourna vers moi d'un mouvement prompt. Son visage me regardait avec effroi comme si j'étais reconnu. Ses traits tourmentés reproduisaient exactement ceux de la figure qui m'était apparue autrefois dans le sillage lumineux de ma lampe. Le coup que je reçus à cette vue me fit lâcher la barre à laquelle je me cramponnais pour lutter contre la vitesse qui m'entraînait au dehors. Je ne me rappelle pas ce qui se passa ensuite. Je me réveillai avec surprise dans une pharmacie, couché sur un banc. Mes mains étaient pansées, un large bandage entourait mon front blessé. Je me sentais tout le corps contusionné par la chute sur le macadam, où des passants m'avaient ramassé sans connaissance. Remis de ce choc violent, je ne songeais qu'à continuer ma route pour ne pas manquer mon rendez-vous d'affaires. Dès que je me retrouvai dans la rue, j'aperçus un mouvement de foule dans la direction que je suivais moi-même. Curieux de connaître la cause de ce rassemblement insolite, j'abordai un jeune homme dont la grave expression semblait liée à la situation. J'appris alors une nouvelle qui me bouleversa par son étrangeté invraisemblable. Le tramway sur lequel je m'étais jeté et d'où j'étais retombé était arrivé à vive allure, comme à l'ordinaire, aux abords de l'ascenseur. Pour une cause inconnue, la machine n'était pas en place et le tramway, précipité dans le vide, s'était écrasé au sol. Fermant les yeux,

je revis le visage courroucé du conducteur qui avait provoqué ma chute et je compris que, par un extraordinaire jeu de circonstances, j'avais échappé à la catastrophe. Mes jambes vacillaient. Ma tête vidée de sang tournait. Je dus m'appuyer à une façade pour ne pas m'effondrer sur place. Tout dans ce mystère heurtait la raison, déconcertait la logique. Comment cet homme se trouvait-il à ce moment précis sur ma route pour me détourner d'une mort atroce ? Était-ce même lui ? Avais-je été le jouet d'une illusion ? Mais pourquoi cette ressemblance se produisait-elle en vue d'un effet si providentiel ? Était-ce pur hasard, simple coïncidence ou préméditation ? Y avait-il une véritable relation entre la promesse que j'avais oubliée et cet ordre brutal qui m'avait interdit l'accès du tramway en péril ? Je ne sais. Cet événement me parut si incroyable que je ne le communiquai à personne. J'en garde un souvenir qui m'obsède. Il me semble qu'un partenaire m'est imposé dont l'apparition marque les étapes de ma vie. Le visage inconnu de cet homme sortira-t-il encore de l'ombre pour me faire signe ? Tu ne saurais croire combien cette attente me fatigue. Crois-tu maintenant aux visions ?

Ce long récit venait de me plonger dans ces régions troubles qui frangent la conscience, dans cette pénombre où d'autres sens perçoivent l'ineffable. Que pouvais-je répondre ? Nous constatons des faits rigoureusement dépendants sans pouvoir suivre un fil conducteur avec une certitude absolue. Leur cohérence forçait l'assentiment tout en laissant planer le doute.

Nous n'osions plus parler, tant les perspectives entrevues nous laissaient dans le trouble. A mes côtés, Charles s'agitait en proie à de nouveaux pressentiments. Tout à coup il se leva. La main dirigée vers la fenêtre, il s'écria :

— Il est là. Le vois-tu ?

Je saisis mon ami dans mes bras.

— Charles, je t'en supplie, reste calme.

— Lâche-moi. Il m'appelle.

Ses forces étaient doublées par l'hallucination. Je réussis à le rasseoir.

— Tu rêves, mon pauvre ami. Oublions ces anciens cauchemars. Le repos, les courses que nous ferons détendront tes nerfs.

— Il faut que je connaisse le secret de cet homme. Il tient ma vie entre ses mains. Si tu avais vu son air désespéré. Que deviendra-t-il dans cette nuit d'orage, tout seul sous la pluie ?

— Je t'assure que tu es victime de ton imagination. Charles, allons nous étendre un peu sur nos couchettes. Le sommeil nous fera du bien à tous deux.

Il se laissa persuader. Longtemps je veillai mon ami, envoûté moi-même par le souvenir de ces événements inexplicables. A la fin, vaincu par la fatigue, je m'endormis.

Lorsque je me réveillai, le soleil brillait déjà dans la cabane. Mon premier regard se porta sur mon ami. Je me dressai sur mon séant. Charles avait disparu. Je me précipitai, hors de moi, sur le pas de la porte. Une brise légère avait balayé le ciel. Le paysage lavé brillait d'une incomparable splendeur. Un air léger gonflait les poumons. Mais je demeurais insensible à ce charme matinal. J'appelai :

— Charles ! Charles !

Seul l'écho des montagnes toutes proches me répondit. Fouillant les moindres espaces d'un relief tourmenté, à l'aide de mes « Zeiss », j'espérais découvrir les traces du fugitif. J'explorai les abords immédiats du refuge. Abattu par l'insuccès de mes recherches, je m'équipai pour une expédition minutieuse. Je voulais tout tenter avant d'alerter une colonne de secours. J'examinais les couloirs, les pierriers. Toujours rien. Toute la matinée, je marchai avec une hâte fébrile, soutenu par l'espoir de rencontrer Charles sain et sauf et de le ramener. J'étais épuisé. La crampe ralentissait mon avance. Desséchée par l'angoisse, ma langue se collait à mon palais et je ne prenais plus la peine d'essuyer la sueur qui inondait ma figure.

— Charles ! Charles !

Les échos ne répétaient plus même les cris d'une voix brisée par la douleur. Il me restait à visiter une gorge étroite où le soleil ne pénétrait pas encore. D'en haut, je voyais l'eau du torrent jaillir en gerbes blanches sur les rochers qui la brisaient. A mesure que je descendais la falaise, agrippés aux aspérités d'une roche hostile, j'étais assourdi par le grondement des flots qui devaient se frayer un passage dans un lit encombré de blocs détachés des hauteurs par le gel et l'érosion. A mi-chemin, je jetai un regard vers les profondeurs vers lesquelles je plongeais. Le souffle me manqua. Sur une petite grève de gravier fin et de sable, j'aperçus une main ouverte. Négligeant toute prudence, je me laissai glisser pour rejoindre plus vite ce malheureux compagnon que je retrouvais dans ces lieux sauvages. Sautant d'un rocher à l'autre, je gagnai l'endroit où reposait Charles. Son corps baignait dans l'eau. Sa tête, à moitié immergée ne portait aucune blessure. Elle reposait sur un banc de limon et l'onde tourbillonnante jouait avec ses cheveux qu'elle agitait comme une touffe d'herbes folles. Il me regardait avec ses yeux apaisés et sa main droite, rejetée sur le rivage, semblait faire un geste d'adieu.

Edgar VOIROL